

Rodolf de Habsbourg

Chers et chères collègues, lors d'un repas dit des « retraités », à « Firmenich-Jonction », un des participants m'a demandé comment je faisais pour écrire des articles dans notre « AMICALINFO FIRMENICH » ?

La réponse est relativement simple ! On cherche un sujet, puis on l'exploite en y mettant, parfois, son grain de sel ! (Just simple as that !) Bien sûr, on ne peut pas contenter tout le monde ! Surtout chez les « retraités et retraitées de Firmenich SA.

Firmenich SA., représente toute une panoplie de différentes professions d'une part et une graduation, en titres, allant jusqu'au titre de « docteur », d'autre part. Et puis, en plus de l'élément, masculin, il y a l'élément féminin. A part cela, vous ajoutez les appartenances : « religieuses et politiques » qui sont absolument tabous !...

La solution ? Hum ? « Il faut varier les sujets pour espérer, au moins une fois, contenter la ou le collègue

- Dis donc, Renzo, j'aimerais bien, moi, que tu développes ton sujet ! nom d'une pipe !

- J'y viens, mon cher Ego. J'y viens ! Un peu de patience, que diable !

Donc, chers (ères) collègues, je me suis demandé, plusieurs fois, si Rodolphe de Habsbourg, le fils de Sissi, (Elisabeth de Wittelsbach), qui fut assassinée à Genève par Luchini, un anarchiste italien, et le fils unique de François-Joseph 1^{er} ne s'était pas suicidé avec sa maîtresse la baronne Marie Vetsera, mais aurait été assassiné ! Plus de cent vingt ans après les faits, le drame qui s'est joué le 30 janvier 1889 à Mayerling, continue de susciter des interrogations.

Ce jour-là, dans ce village de la banlieue de Vienne, sont retrouvés morts l'héritier du trône impérial des Habsbourg, l'archiduc Rodolphe, unique fils de l'empereur François-Joseph et de l'impératrice Élisabeth dite Sissi, ainsi que sa maîtresse la baronne Marie Vetsera. S'agit-il d'un double suicide, comme l'indique la thèse officielle, reprise par les films romantiques tel *Mayerling*, de Terence Young avec Catherine Deneuve et Omar Sharif ? Ou d'un assassinat politique, comme l'affirma la dernière impératrice d'Autriche, Zita, à l'écrivain Jean des Cars ? Si ce mystère a tant passionné les historiens et, moi-même, c'est qu'il est annonciateur de la fin de l'Empire autrichien !... Donc, chers (ères) collègues, privé d'héritier direct, le trône des Habsbourg doit revenir à l'archiduc François-Ferdinand, c'est-à-dire à celui qui sera assassiné en juin 1914 à Sarajevo, entraînant l'Europe dans l'une des pires tragédies de son histoire.



Que de pages écrites sur ce drame, qui reste, selon moi, l'une des énigmes les plus incroyables de l'Histoire tant il est vrai que les circonstances tragiques de la mort de l'archiduc Rodolphe de Habsbourg, héritier de la double couronne d'Autriche-Hongrie, ont été rendues encore plus obscures par des communiqués contradictoires et confus émanant du palais impérial.

En fait, que s'est-il réellement passé dans le pavillon de chasse de Mayerling ?

Ce pavillon, a été acheté deux ans plus tôt, par l'archiduc Rodolphe et où il s'était rendu avec son beau-frère le prince Philippe de Saxe-Cobourg, et l'un de ses amis, le comte Joseph Hoyos.

En ce matin du 30 janvier 1889, le fidèle valet du prince, Loschek, frappe à la porte de la chambre de l'archiduc Rodolphe. Aucune réponse ne lui parvient. Il s'inquiète car la porte est verrouillée de l'intérieur. Il court chercher le comte Hoyos, avec lequel il force la serrure. Ils découvrent alors une scène insoutenable. Deux corps gisent sur le lit, présentant des impacts de projectiles. D'un côté l'archiduc Rodolphe, et de l'autre sa maîtresse, la jeune baronne Marie Vetsera, dont le cadavre est recouvert de fleurs. Un oreiller est posé sur son crâne fracassé par un coup de feu.

Il faudra quelques heures pour que la nouvelle arrive à Vienne chez l'empereur François Joseph, informé par l'impératrice Élisabeth, lesquels préviendront l'épouse de Rodolphe, née princesse Stéphanie de Belgique.

Dès les premières heures, des versions contradictoires sont diffusées, et la thèse officielle, elle-même, prête à sourire. Façon de parler ! Il y est question de « *crise cardiaque* » ou d'« *apoplexie* » alors que l'impératrice Sissi, pour sa part, se déclare persuadée que son fils a été « *empoisonné* ».

Finalement, les éléments du drame familial et politique qui se joue à la cour impériale semblent se mettre en place comme les pièces d'un puzzle fatal, à la soirée qu'offre l'ambassadeur d'Allemagne, le 27 janvier 1889, en l'honneur de l'anniversaire du Kaiser, Guillaume II. L'empereur François-Joseph y assiste sans être accompagné de l'impératrice, laquelle, refusant de « se harnacher », a demandé à sa belle-fille, Stéphanie, de la représenter. Ce d'autant plus que cette dernière, jalouse de ses prérogatives royales et impériales, aime recevoir les hommages qui lui sont dus.

Ce n'est pas un secret à la cour que ses rapports sont difficiles avec son époux, l'archiduc Rodolphe, même si elle a abandonné, de guerre lasse, ses crises de jalousie alors que celui-ci passe ses nuits dans les bras de dames viennoises de petite vertu, comme la danseuse Mitzi Kaspar !

Passant outre l'avis paternel, il a même écrit au pape Léon XIII pour lui demander d'annuler son union car il n'a pas d'héritier mâle – seulement une fille, Erzsi – avec la princesse Stéphanie, à qui, dit-on, il aurait transmis la syphilis, dont il souffre lui-même, ce qui perturbe son fragile équilibre mental et son caractère difficile. Retrouve-t-on ici, selon l'expression de Célia Bertin, le « destin fatal des Wittelsbach », la famille maudite des princes de Bavière, dont Rodolphe est issu par sa mère Sissi ?

(A ce stade de mon récit, permettez-moi de saluer, un homonyme de Célia Bertin, un ami retraité, Marcos Bertin, ex directeur de FIRAR – Firmenich Argentine).

Avili par l'alcool, la drogue et la débauche, l'héritier du trône, Rodolphe, souffre visiblement de troubles nerveux, que chacun remarque, surtout ce soir-là. Et ce d'autant plus qu'une scène de ménage en public est observée par l'assistance.

L'archiduchesse Stéphanie est très ulcérée. La jeune baronne Marie Vetsera, maîtresse de son époux, a osé paraître au bal au côté de sa mère, l'intrigante baronne Hélène, et s'est permis de toiser la princesse sans ployer le genou devant elle.

Quant aux rapports de l'archiduc Rodolphe et de son père, ils sont très frais, pour le moins. Ils ont échangé une poignée de main et quelques mots. Ont-ils parlé de l'incroyable initiative prise par l'archiduc de soutenir le comte hongrois Étienne Karoly, qui tente – en vain – de se rebeller contre un projet de loi prévoyant la *germanisation* forcée de l'armée pluri-culturelle des Habsbourg ? Pour beaucoup, le sentiment, est que l'archiduc a comploté contre son père...

Finalement, la version officielle de la tragédie de Mayerling, publiée, trois jours plus tard, est la suivante : L'archiduc Rodolphe aurait convaincu sa maîtresse Marie Vetsera, éprise d'absolu, de l'accompagner dans la mort, seule issue pour lui. Il l'a tuée d'un coup de pistolet dans la tempe, avant de retourner l'arme contre lui.

Le palais impérial – qui a tenté dans un premier temps de dissimuler la présence de Marie Vetsera – est prisonnier d’une terrible contradiction : accréditer la thèse du suicide, tout en obtenant du pape une licence pour inhumer religieusement le prince dans la crypte des Capucins. Et ce, malgré son suicide. Et, pour obtenir cette autorisation de Léon XIII, on a parlé d’un « suicide dans un moment d’aliénation » !

Ces communiqués contradictoires vont finalement faire le jeu d’une nouvelle hypothèse. Celle d’un assassinat politique.

Selon des témoignages de l’époque et émanant de ceux qui virent le corps de l’archiduc aussitôt après son décès, on relève des éléments troublants : le mobilier de la chambre a été renversé et cassé comme s’il y avait eu une bagarre et le corps de Rodolphe présentait des signes de lutte ; selon sa propre sœur Gisèle, il avait les mains tellement abîmées qu’on les avait cachées sous des gants noirs. Comment expliquer également qu’une fenêtre ait été défoncée de l’extérieur ? Et à qui appartenait le revolver qui a tué l’archiduc ? – car ce n’était pas le sien.

Toutes sortes de thèses ont été proposées pour chercher l’origine du bras armé qui aurait assassiné le prince. À qui aurait pu profiter le crime ? En premier lieu à l’Allemagne et à Bismarck, qui s’inquiétait à raison de la *francophilie* de l’archiduc, mais aussi aux milieux *ultra-conservateurs*, qui redoutaient une libération excessive du régime impérial, et les amitiés de Rodolphe pour les milieux progressistes et radicaux.

- *Dis donc, Renzo, pas de politique ! Hum ?*

- *Mon cher Ego, je ne peux pas faire autrement ! C’est de l’Histoire !*

Un coup de tonnerre survient lorsque la dernière impératrice d’Autriche, Zita, rentre enfin à Vienne. Elle fera des révélations saisissantes qui éclairent d’un jour nouveau le drame de Mayerling et réduisent en lambeaux la thèse romantique du double suicide. Car, François-Joseph avait fait jurer à tous ses proches de garder le silence absolu sur les détails du drame pour cacher un secret. « Je n’ai pas pu faire autrement, l’existence de la monarchie était en jeu », confia-t-il. Selon l’impératrice Zita, il s’agit ni plus ni moins d’un assassinat politique : on a éliminé Rodolphe parce qu’il n’avait pas voulu, malgré ses révoltes contre l’autorité de son père et leurs divergences de vues sur l’Empire, soutenir un complot qui visait à le détrôner. Pour la dernière impératrice, il faut y voir la main de... Georges Clemenceau, qui avait écrit à propos des Habsbourg : « Entre ces gens-là et nous, il y a une guerre à mort. » Sans doute avait-il échafaudé un plan pour renverser les alliances et rompre l’union entre L’Autriche et l’Allemagne, avec laquelle il voulait en découdre.

Prophétique, Rodolphe avait dit à son oncle Charles-Louis : « Il y a beaucoup à critiquer dans la politique de mon père, mais la critique a ses limites. Je suis un fils loyal de l’empereur. Et, je dévoilerai sans scrupules aucuns, une telle conspiration. Mais, si je le fais, on me tuera. »

Beaucoup de documents ont disparu mystérieusement. Il n’en demeure pas moins que le drame de Mayerling, apparaît de plus en plus clairement comme un assassinat politique, maquillé en suicide. Avec la volonté manifeste, dès 1889, de déstabiliser l’empire des Habsbourg sur lequel reposait l’équilibre de l’Europe...

- *Bravo ! Renzo. Tu as raison. Trouver un sujet puis écrire un texte, le concernant, ce n’est pas si difficile que ça. Au fond, ya ka !...*

Renzo Cardini